

Claude Lucas

Ti kreiz

**CLAUDE
LUCAS**

P.O.L

Extrait de la publication

Ti kreiz

DU MÊME AUTEUR

L'HYPOTHÈSE DE M. BALTIMORE, Aléas, 1992

SUERTE, Plon, « Terre Humaine », 1995, 2002, prix France Culture 1996

CHEMIN DES FLEURS *suivi de* DÉSERT, Flammarion, 1998

AMOR MÍO, Jacqueline Chambon, 2008

Claude Lucas

Ti kreiz

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

L'auteur exprime sa gratitude au Centre national du Livre
pour l'aide financière qu'il lui a apportée
dans l'écriture de cet ouvrage.

© P.O.L éditeur, 2010
ISBN : 978-2-84682-451-4
www.pol-editeur.fr

« Se tenir auprès du Poteau Marqué Ouest, puis se tourner face à l'Ouest peut se révéler éprouvant pour les Âmes Sensibles, ainsi que pour n'importe quelle personne présente. Il est possible de ressentir la force combinée, en parfaite Enfilade, de chaque Seconde future non encore advenue, de chaque chaîne non encore tendue, de chaque Événement inconnu non encore subi, – la terreur immuable de la Latitude à maintenir. »

Thomas Pynchon, *Mason & Dixon*

SIMON

1

Elle courait à ma recherche, je l'ai vue courir, j'en suis sûr, il devait être 5 heures de l'après-midi, il faisait encore chaud, une chaleur lourde, et des nuages d'orage s'amoncelaient sur la ville, bientôt le soir tomberait, zébré d'éclairs, elle courrait toujours, le visage baigné de larmes et de pluie, effrayée, vulnérable et tendue de toute sa volonté et de toute son angoisse dans sa course erratique vers moi... Que lui est-il arrivé ? se demanderait-elle. Pourquoi n'est-il pas là près de moi ? Et elle courrait, courrait de tout son désespoir et de toute sa peur, haletante et sans jamais s'arrêter. Et la ville lui paraîtrait un labyrinthe hostile, terrifiant, et le monde un piège où l'amour hurle en silence...

Monsieur Balard !

Ç'a commencé comme ça, ce matin d'octobre où le ciel gris et noyé s'était introduit dans les couloirs minables du ministère, abandonnant ici et là, dans les escaliers, dans certains bureaux plus ternes et délabrés que d'autres, le mien notamment, de stagnantes écharpes de brume dont je me demandai, le regard fixé dans le vide, si elles n'étaient pas la matérialisation de l'ennui sécrété par nos mornes cervelles de fonctionnaires.

Oui ?

Fis-je. La voix de Grenier, le sous-directeur du département, qui ne m'appelait jamais, soupçonnait tout juste mon existence, à moins qu'il n'eût lancé mon nom au hasard pour faire un essai à l'interphone, ne me fit même pas sursauter.

Passez me voir, je vous prie.

Je laissai l'oiseuse injonction frayer son chemin dans mon cerveau, puis je me levai, atone. Par-delà les vitres sales de la fenêtre de mon bureau, le mur de la section F du ministère, percé de fenêtres identiques, bouchait ma vue. J'eus une pensée pour toi en cet instant, aiguë, éblouissante comme un rai de soleil. Tu devais regarder par la fenêtre, toi aussi, et par-delà le gris du ciel plombant la ville, rêver d'espace, de mer, de vent du large balayant cette heure blafarde où naviguaient les chauves-souris.

Grenier m'attendait trois étages au-dessus, dans un bureau sans âme comme le mien, mais plus grand et meublé d'éléments métalliques modernes au milieu desquels sa présence mécanique et glacée ne détonnait pas. Lui aussi regardait par la fenêtre au moment où j'étais entré, et il ne posa son regard sur moi qu'après qu'à son invitation, distraite, lointaine, j'eus pris place en face de lui, devant son bureau. Fichu temps monsieur Balard marmonna-t-il.

Pourquoi s'adressait-il à moi comme s'il me connaissait, me parlait-il du temps? Je hochai la tête. J'aurais pu le décrire, je crois, ce Grenier, si les écharpes de brume ne s'étaient introduites dans la pièce avec moi, voilant son apparence à l'exception du reflet froid des verres de ses lunettes. Oui, murmurai-je. J'aurais voulu pouvoir ajouter c'est l'automne, ou voilà l'automne, ou l'automne est là, mais je n'en eus pas la force, ou le désir, je ne sais... Tu me parlais si souvent de la mer depuis quelque temps, je comprenais que tu voulais nous sauver, nous extraire du labyrinthe et marcher avec moi, éclaboussée d'embruns sous des cieux enfin vivants. J'entendais le vent. Serrés l'un contre l'autre, nous avançons courbés vers le couchant... Tu riais. Ton visage ruisselait. De la mer incendiée jaillissaient des flammèches d'écume. Les sainfoins se teignent d'amarante! hurlai-je. Quoi? Quoi? criais-tu. J'arrachai une poignée de genêts, la brandis dans la bourrasque. Ton regard irradiait, gris-vert. À l'à-pic des flots, d'une anfractuosité du rocher où nous avons trouvé refuge, nous vîmes le soleil s'immerger à l'horizon et peu à peu la mer ignée s'éteindre. La houle martelait le roc noir au-dessous de nous; au large, fanaux menaçants, les brisants punctuaient la nuit d'éclats d'écume blafards. Nous rentrâmes par la lande, ivres de mer et de vent. Des lumières brillaient aux fenêtres des maisons. De retour chez nous, nus devant la cheminée, effarés du chaos qui nous brassait le cœur, nous nous regardâmes, émerveillés...

Monsieur Balard!

Grenier, sec et chauve, blême et froid – étanche.

Oui, monsieur Grenier?

Cela ne va pas trop bousculer votre emploi du temps, dites-moi ?

Non, non, monsieur Grenier.

De toute la section D, voyez-vous, personne d'autre ne m'a paru pouvoir distraire une petite heure de sa tâche pour effectuer cette modeste course.

Je suis heureux de pouvoir...

Bien.

Grenier posa son regard sur moi comme s'il avait eu devant lui une allégorie vivante de la migraine. Je me levai, refermai sans bruit la porte derrière moi, engourdi, empoté, la glu du temps empoissait mes gestes, figeait mes pensées, m'empêchait d'avancer. Je regagnai mon bureau à tâtons, rangeai mon stylo dans son tiroir et diverses feuilles blanches dans leur classeur. L'éphéméride indiquait un certain mardi d'octobre. Je songeai à t'appeler du bureau avant de sortir, puis je me dis que je le ferais tout à l'heure, dehors, en ville, d'une cabine publique ou d'un café, de quelque endroit. Je t'appellerais, c'était sûr. J'éprouvais le besoin incoercible de t'appeler et je le ferais tout à l'heure, sans plus attendre. C'était urgent.

Des cauchemars qui me hantent la nuit, le pire, celui qui revient le plus souvent, est le cauchemar de la conversation. Je me trouve en compagnie de gens bavardant entre eux, et moi, n'ayant rien à dire, ne pouvant rien trouver à dire, absolument rien, ni même à propos de ce que je suis, de ce que je fais ou de ce que je projeterais de faire, j'éprouve mon absence au milieu d'eux à un degré tel que ma réalité, si l'on peut dire, se résume alors à cela, à ce manque aigu et déchirant de moi. Mais est-ce vraiment un cauchemar ? Je vis cela tous les jours à l'état de veille ; il n'y a qu'avec toi que j'arrive à parler, que parler ne me vide pas mais au contraire m'emplit comme une respiration...

Donc ces deux types et cette femme m'attendaient dans ce spacieux bureau de l'Annexe où m'avait expédié Grenier. Je ne t'avais pas encore appelée, malgré le sentiment d'urgence qui me tenaillait. Quand j'étais sorti du ministère, le bus venait juste de s'arrêter à la station de l'avenue et j'avais grimpé dedans. Il n'était encore que 10 heures. Tu devais te dire la même chose à ce moment-là, qu'il n'était encore que 10 heures. Et tandis que roulait le bus, moi dedans, que le centre-ville défilait sous mon regard embué d'embruns, que divaguaient en tous sens mes concitoyens aspirés dans le vortex d'une mystérieuse nécessité – pas si mystérieuse que ça, monsieur Balard, pas si mystérieuse que ça ! m'aurait dit Grenier –, ce cauchemar me revenait à l'esprit, et par anticipation j'étais assis là, devant une femme et

deux types dont la conversation fluide et concrète, vraie à un degré inouï, m'anéantissait déjà, si bien que je ne fus pas surpris du tout, en pénétrant dans ce bureau des pontifes de l'Annexe, de constater qu'ils se trouvaient bien là tous les trois, elle et eux, si ressemblants (quoique d'une singularité universelle) à tous ceux qui peuplaient mes cauchemars ; et ils manifestèrent à leur tour si peu d'étonnement de me voir apparaître là tout bêtement dans leur sphère que je me désespérai de ne pas t'avoir téléphoné plus tôt pour sortir de ce sommeil hanté.

Monsieur Balard ?

Me dit l'un deux en se levant. L'autre se tenait à l'autre bout d'une vaste table ovale sur laquelle étaient dispersées de luxueuses brochures sur papier glacé ; sa tête était penchée de côté, l'expression de son visage était vide. La femme regardait en direction d'une fenêtre par où il n'y avait rien à voir. Je notai ses pommettes hautes, ses cheveux noirs relevés en chignon, son tailleur strict. Belle et froide. Infroissable. Et je te vis, toi, vêtue de tes si simples choses, et douce, et si paisible avec ta chevelure éparse dans la lumière du soir... Et elle, là, managériale et aérobiquée...

Je vous hais, lui dis-je tout à trac.

En pensée. J'avais serré leurs mains. Ils m'avaient invité à m'asseoir. Pour je ne sais quelle raison, le gris du ciel avait épargné ce bureau de l'Annexe ; les stagnantes écharpes de brume étaient restées au ministère et dans ma tête. Ici, tout était clair et net, comme les paroles que le type qui s'était levé à mon entrée m'adressait maintenant. Et au fur et à mesure qu'il les enchaînait et m'enchaînait avec elles, je sentais le froid me pénétrer. Tu allais devoir m'attendre. Ils pétrifiaient le temps des autres de leurs paroles inéluctables comme des théorèmes, définitives comme des lois. Le combat contre les programmeurs était perdu d'avance. Et toi qui ne pouvais pas imaginer... Il y en aurait pour la journée, ne me dit pas le type. Le type me dit voilà vous allez là vous dites ceci puis vous nous rendez compte. Il le programmait en temps réel. Pour lui, j'étais déjà de retour, le disque dur du soleil informatique avait déjà accompli sa révolution dans sa quincaillerie cérébrale. Seul problème : n'étais-je pas un de ces zombies interlopes des zones pavillonnaires capable de lui fusiller son logiciel avec les stances virales des *Élégies de Duino* ? La femme me regardait. Ses pommettes hautes lui donnaient l'air brutal d'une princesse mongole régnant sur les steppes arides du Management. Ton visage se substitua au sien, mon amour, et de là-bas, de si loin de toi d'où j'étais, je te souris avec tendresse, avec tristesse... Une ombre de mépris passa dans le regard de la Mongole, qui

s'étrécit, se fit plus dur. Elle eut l'air un instant de vouloir dire quelque chose, puis de se demander quoi donc, et à qui, mon Dieu, à qui... Je baissai les yeux. Le temps passait. La Mongole porta de nouveau son regard vers la fenêtre, tandis que l'autre type, celui qui n'avait pas encore parlé, continuait de ne rien dire. Ils parleraient après, quand je serais sorti, oublieux de ma présence en forme de trou d'air dans la conversation. J'imaginai celle-ci après mon départ, et leurs paroles achevaient de me vider de moi. La Mongole s'appellerait Judith, par exemple, un prénom un peu fatal, peut-être, et les deux types, celui qui n'avait pas ouvert la bouche, Dave, qui va bien avec la cosmopolite inconsistance de ses propos, et l'autre, actif, dynamique, plutôt râblé (j'imaginai avec effroi son revers destructeur au tennis, et certainement il devait se tenir très bien aussi sur une planche à voile), Bob, pour les intimes et les collaborateurs du premier cercle. Et donc, comme de juste, Bob a parlé le premier après que j'eus refermé la porte derrière moi. Il a dit : Eh bien... Qui donc as-tu eu au ministère, Dave, pour qu'ils nous envoient ce...

Balard, fit Judith.

Balard ?

Balard, c'est le nom de ce type qui vient de sortir, Bob.

J'ai eu Drumond.

Eh bien, bravo Drumond. Tu le féliciteras de ma part, Dave.

Drumond aura sans doute jugé préférable de passer l'ordre à...

Sans doute.

Balard, fit Judith.

Elle regarda de nouveau en direction de la fenêtre. J'ai envie de baiser, se dit-elle. Mais qui. Et où. Impossible maintenant.

Ça risque tout de même d'être un peu plus compliqué que tu ne l'auras laissé entendre à Drumond, Dave.

Drumond comprend les choses à demi, Judith.

Une chance.

Dave a raison. Il a des antennes. Ce qu'il ne sait pas, il le sent. Tout de même, ce...

Balard, fit Judith.

Un instant, elle se demanda si baiser ce...

Non.

Quoi, non ?

Judith détourna le regard de la fenêtre.

Rien, Bob. Je pensais...

Bob attendit, interrogatif. Dave consulta son BlackBerry 64 Mo de mémoire. Une secrétaire entrebâilla la porte après avoir frappé deux coups légers : Monsieur Vel vous demande, monsieur Jardon. Bob fit oui j'y vais.

J'ai faim tout à coup, fit Judith. Pas vous, Dave ?

Dave rempocha son organiseur et regarda mademoiselle Strakhl.

Je dus attendre dix longues minutes que le type dans la cabine ait fini de téléphoner pour t'appeler enfin. Tu étais sortie. La sonnerie résonna dans l'appartement vide de nous. Je considérai le combiné avec une stupeur mêlée de dégoût, comme si ç'avait été un tibia de mouton – et l'angoisse me prit à ce moment-là, terrible, et j'eus beau me dire qu'il fallait bien que tu sortes pour faire tes courses, que tu sortais tous les matins à cette heure-ci (il était 10h45), qu'à la réflexion tu étais sans doute même sur le point de rentrer, et que de toute façon j'allais te rappeler plus tard, dès que possible, que rien au monde ne pouvait m'empêcher de t'appeler à tout moment comme je venais de le faire, c'est-à-dire d'essayer de le faire, à l'instant même, j'eus beau me dire tout cela, eh bien l'angoisse ne desserra pas son étreinte.

Un autre type cognait maintenant avec exaspération à la vitre de la cabine. Je devais avoir l'air d'un fou avec ce tibia de mouton à la main, et je le reposai là où je l'avais trouvé et où, à ma surprise, il s'encadra à la manière d'un combiné de téléphone dans son logement. Tu n'étais pas là. Je sortis en hochant la tête. Il faisait aussi froid et gris qu'à la première heure ce matin. D'autant plus froid et gris que je ne pouvais rester près de cette cabine à attendre que ce type la libère ; je devais sauter dans le premier bus pour gagner ce nouveau rendez-vous auquel on m'avait enjoint d'aller, à la périphérie est de la ville, cette Mongole de Judith, ce Jardon de Bob et ce dilettante de Dave (ou qui que ce fût qu'ils pussent être) ne pouvant imaginer que je n'avais pas de voiture, ni Grenier non plus d'ailleurs, à moins que ce dernier n'eût fait appel à moi précisément parce qu'il n'aurait pas à me défrayer d'un plein d'essence.

Dans l'abribus de la station Hôtel-de-Ville où j'attendais au milieu d'un groupe de gens, je pris conscience que mes pensées battaient la campagne. Je délirais. De t'aimer si fort m'avait rendu fragile, vulnérable, à la merci de tout et de tous, le monde immense... Et toi aussi, sans moi, tu délirais et tes pensées battaient la campagne. Affolé comme le mien, ton regard décrochait de la réalité, cherchait à se poser ailleurs, je ne sais où, là-bas. Privés l'un de l'autre, le monde était effrayant – et, pis que tout, le ministère, édifice noyé de brume dans les couloirs duquel des fonctionnaires hagards cherchaient leur chemin comme dans un rêve...

Le bus finit par arriver. Je ne me souviens plus du trajet, sinon qu'il dura longtemps à cause des travaux qui entravaient la circulation et des nombreux arrêts. J'étais de plus en plus oppressé. Il me semblait que je m'éloignais de toi, emporté par une absurde fatalité, et que cet éloignement te causait un malaise indéfinissable et tenace. Tu devais te hâter de regagner l'appartement pour t'y sentir à l'abri du malheur. Tu ne pouvais pas ne pas savoir que je m'éloignais. Tu ne pouvais pas ne pas entendre mon anxiété qui, Dieu sait pourquoi, augmentait au fur et à mesure que des gens descendaient du bus aux arrêts et que d'autres montaient... Ils avaient tous l'air de si bien savoir ce qu'ils faisaient!... Moi, je l'ignorais. Je savais bien sûr que j'allais à la périphérie est de la ville, parce que ces gens de l'Annexe me l'avaient demandé, ce qui équivalait à un ordre. Mais cela, ce n'était pas savoir. Au contraire, c'était ignorer encore plus fort. Devoir obéir à un ordre (même pas formulé comme tel, point n'avait été besoin) venu de si haut, donc à un ordre non seulement inexplicable mais incompréhensible par nature, et rendu plus énigmatique encore, s'il était possible, par le fait qu'il m'avait été adressé à moi, dernière personne susceptible de se voir créditée d'une réalité quelconque par ces gens de l'Annexe, c'était comme se trouver soudain dans un pays radicalement étranger dont les habitants, les villes ni les paysages ne ressemblaient plus à l'idée qu'on s'était faite jusqu'alors des habitants, des villes et des paysages de la Terre, c'était comme être sur une autre planète, ne plus même comprendre ce que c'était qu'être vivant... J'étais vivant, pourtant. J'étais anxieusement vivant, vivant de te savoir anxieuse tandis que je m'éloignais de toi.

Mais je délirais. Le bus arriva enfin à destination, et je pus reprendre un peu mes esprits. J'avais cru que la périphérie est de la ville, où jusqu'alors je n'avais jamais mis les pieds, n'était qu'une zone industrielle à demi sinistrée; or l'adresse qu'on m'avait indiquée, tout au bout de la longue avenue bordée d'entrepôts hétéroclites en préfabriqué qui s'amorçait au terminus de la ligne, était celle d'un immeuble ultramoderne d'une trentaine d'étages, en verre et acier. On y accédait par une allée de gravillons d'une blancheur éclatante traversant une pelouse qu'on aurait pu croire synthétique, tant son gazon brillait d'un vert cru sous ce ciel pourtant plombé d'octobre. Il était midi moins le quart. J'étais censé quitter le bureau dans un quart d'heure. Il m'avait fallu dix minutes pour remonter à pied cette avenue rectiligne qui n'en finissait pas de n'aller nulle part. Je n'y avais vu ni bistrot ni cabine téléphonique; juste un plan municipal de la zone. Dans le hall de l'immeuble dont la porte de verre avait coulissé sans bruit à mon approche, je n'aperçus

non plus aucun téléphone. Une hôtesse blonde en uniforme céladon, clone de poupée Barbie, m'observait derrière un comptoir fabriqué dans une espèce d'altuglas opaque et bleuté. Le hall était circulaire, immense, dallé de marbre. Mes pas résonnèrent atrocement dans le silence du lieu tandis que je me dirigeais vers elle.

Je voudrais téléphoner.

Vous êtes monsieur... ?

Oui, j'étais monsieur, j'étais Balard, j'étais qui on voulait que je sois, sauf pour toi, j'étais toi, nous étions deux, j'étais nous-deux, et ne pas te téléphoner, ne pas pouvoir te dire que je ne pouvais rentrer, qu'on m'avait éloigné de toi pour un temps indéfini, c'est-à-dire infini, était ne plus qu'être monsieur, même pas Balard, non, monsieur tout seul.

Monsieur Seul.

Monsieur Seul ?

Balard.

Le regard de la poupée Barbie clignote. Elle me jauge, comprend que je ne suis pas d'ici, que ce n'est pas normal que je sois là. Je ne corresponds pas aux critères, n'ai pas non plus l'aura du mystère. Elle consulte un listing sorti d'une imprimante.

Balard, oui. Unité 816, niveau 23, allée F.

Elle relève la tête, ses yeux qui ne cillent plus bien dans les miens, et me porte le coup de grâce.

Ascenseur secteur ouest.

Je chancelle un peu, regarde autour de moi. Aux quatre points cardinaux du hall circulaire, je vois les quatre portes chromées des ascenseurs surmontées chacune d'une lettre lumineuse : N, S, E, O. Mais le téléphone ?...

Je voudrais téléphoner.

Au 816 sûrement, monsieur, si vous n'avez pas votre portable.

Non, mon amour, je n'ai pas mon portable. Nous n'avons pas ça, toi et moi. Nous communiquons autrement, par sourdes pulsations de nos cœurs effarés.

Et docilement je mis le cap à l'ouest, tandis que de là-bas, par-delà les écharpes de brume, tu m'adressais de grands signes de la main que je ne comprenais pas.

2

Cet immeuble était un autre labyrinthe, comme le ministère, comme la ville, et comme la vie aussi, il faut bien le dire, tramée d'un réseau de directions contradictoires menant toutes au même endroit, c'est-à-dire nulle part, par des méandres aussi savants qu'absurdes, et en un point quelconque duquel, selon les jours et selon les nuits, on se tient, dubitatif ou effaré, ou bien riant aux larmes tellement c'est bête et effrayant.

L'« allée » F était la dernière à droite d'une série de six couloirs, rayons d'un demi-cercle dont la colonne d'ascenseur formait le centre. Le sol des couloirs était revêtu d'une moquette épaisse, d'une couleur différente du prisme pour chacun d'eux, le violet excepté : A rouge, B orangé, C jaune... Vision rimbaldienne qu'une lumière diffuse, émanant du plafond, devrait d'une clarté d'après-midi de mai. Les bureaux (les « unités »), numérotés par nombres pairs, n'étaient distribués que du côté gauche. Le 816 était l'avant-dernier, et j'y parvins sans avoir rencontré âme qui vive ni entendu le moindre bruit. Comme m'en avait averti la poupée Barbie de l'accueil, je n'avais pas vu non plus de téléphone, que cependant j'avais cherché des yeux en sortant de l'ascenseur.

Car mon angoisse ne m'avait pas quitté, mon amour ; elle était juste un peu anesthésiée par ce décor lénifiant et ouaté où la rumeur de la ville se muait en lumière dorée et son agitation en une coulée étale de moquette arc-en-ciel. Ce ne serait qu'un contretemps sans conséquence, pensai-je. La tragédie n'était pas de mise ici, et manifester de l'anxiété en un pareil endroit plongerait ses hôtes – d'autres Dave, Bob et Judith, sans nul doute, nimbés de même indifférence et jumelles allégories de l'air du temps – dans

une hilarité indescriptible. Ainsi me rassurai-je, l'esprit flottant au diapason de mon corps glissant en apesanteur sur l'indigo laineux de l'allée F. Toutefois, à l'instant de frapper à la porte du 816, je consultai ma montre, et mon cœur se serra : il allait être midi. Ce temps gris d'octobre avait dû t'inspirer de préparer un ragoût, goulasch ou bourguignon, qui devait mijoter sur le gaz ; et je pensai qu'obnubilée par l'attente de mon retour dont une prémonition sourde te faisait appréhender depuis une heure qu'un accident l'empêchât, tu l'oublieras bientôt en ne me voyant pas arriver, et qu'alors il brûlerait...

Mais ces visions s'évanouirent ; elles se dissipèrent dans la lumière printanière du plafond. Je frappai deux coups légers au 816 puis, doutant qu'on les ait entendus, deux autres plus fort. Ce fut la porte précédente qui s'ouvrit, celle du 814. Un type apparut. Il se tenait là dans l'embrasure, à cinq ou six mètres de distance, la moitié gauche de son corps disparaissant à l'intérieur de la pièce. Nous nous regardâmes ; et comme pris en faute sous le regard de ce type qui m'examinait en silence, je lui dis que c'était au 816 que mais il me dit d'entrer monsieur Balard et il referma sans bruit la porte derrière moi.

Ce n'était pas un local administratif, mais un bureau d'architectes ou de dessinateurs, tout en longueur (la porte du 816 y donnait accès aussi) et moqueté du même indigo que le couloir. Une baie vitrée d'un seul tenant comme la paroi d'un aquarium occupait la moitié supérieure du mur opposé à l'entrée, d'un bout à l'autre duquel s'alignaient des tables à dessin surmontées de lampes, toutes éteintes, et garnies de plans en cours d'exécution. Par la baie vitrée, comme de la fenêtre de mon bureau au ministère, la vue s'échouait sur le mur aveugle d'en face, sans doute celui de l'allée E.

Il n'y avait personne d'autre que nous dans la pièce. D'un pas rapide, le type alla se jucher sur un des tabourets à vis placés devant les tables à dessin, et il m'invita à faire de même. Le tabouret que je pris était trop haut, je dus baisser le siège pour m'asseoir. Pendant cette opération, le type m'observa avec une froideur distante qui me parut le comble de l'ironie. C'était un homme de mon âge, d'apparence aussi neutre que moi, quoique sa physionomie affichât un air assuré et autoritaire que la mienne ne dégageait certainement pas. Tu ne serais pas d'accord, bien sûr, chérie, avec ce que je dis là. Tu m'as fait remarquer un jour que je projetais sur les personnages de mes histoires des faiblesses et des manques que tu ne constatais pas du tout chez moi. Je t'ai répondu alors, si tu t'en souviens, que j'étais sans doute moi-même un personnage de roman dont l'auteur schizophrène, n'arrivant pas

Achévé d'imprimer sur Roto-Page
en janvier 2010
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
N° d'éditeur : 2148 – N° d'édition : 172399
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : février 2010

Imprimé en France



Claude Lucas
Ti kreiz

Cette édition électronique du livre
Ti kreiz de CLAUDE LUCAS
a été réalisée le 15 avril 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en janvier 2010 par Floch à Mayenne
(ISBN : 9782846824514)
Code Sodis : N41944 - ISBN : 9782818002681
Numéro d'édition : 172399